

# Enseigner l'évaluation du fonctionnement social. Entrevue avec Maxime Blanchette et Maria Di Martino

**Animateur :** Stéphane Grenier

Cette entrevue, menée par Stéphane Grenier, T.S. et professeur en travail social à l'UQAT, réunit deux personnes formatrices et travailleuses sociales, Maria Di Martino et Maxime Blanchette. Elle a pour objectif d'explorer les approches pédagogiques liées à l'enseignement de l'évaluation du fonctionnement social (ÉFS) dans la formation initiale (baccalauréat en travail social) et la formation continue en travail social. La discussion s'articule autour des expériences, méthodes, défis rencontrés et perspectives sur l'ancrage contextuel et social de l'ÉFS<sup>1</sup>.

**Stéphane Grenier :** Avant d'entrer dans le vif du sujet, pouvez-vous vous présenter brièvement et nous dire à qui vous enseignez l'évaluation du fonctionnement social et comment vous le faites?

**Maria Di Martino :** Je suis Maria Di Martino, travailleuse sociale depuis 26 ans. J'ai longtemps travaillé dans le réseau de la santé, mais je suis exclusivement en pratique privée depuis mai 2022. Je suis également formatrice pour l'OTSTCFQ et superviseure clinique. Je me considère enseignante aussi par le soutien et l'accompagnement clinique que j'offre.

Je donne des formations continues à des travailleuses sociales d'expérience, mais aussi à des coordonnateurs, des spécialistes cliniques ou des personnes souhaitant faire reconnaître leur formation pour adhérer à l'Ordre.

Pour l'enseignement, j'utilise des approches pédagogiques variées, comme des lectures, des vidéos, des mises en situation. L'échange et le dialogue sont essentiels dans mes formations. Je valorise beaucoup l'apprentissage entre pairs, car c'est souvent là que la richesse émerge.

**Maxime Blanchette :** Je suis Maxime Blanchette, professeur en travail social à l'UQAT et aussi travailleur social en pratique autonome. J'interviens notamment auprès d'hommes HARSAH (gais, bisexuels et autres hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes) qui ont des pratiques de consommation sexualisée, et plus récemment auprès d'hommes incarcérés.

À l'université, j'enseigne les cours d'intervention sociale individuelle 1 et 2, le cours sur l'intervention en dépendances et celui sur les relations sexes, genres et âges. Afin de mettre en contexte, j'ai la chance d'avoir de petits groupes (15 à 20 personnes étudiantes), ce qui permet un suivi personnalisé.

En ce qui a trait à l'approche pédagogique, il y a des présentations magistrales et des lectures de cours. Mais je privilégie une pédagogie participative et j'utilise beaucoup le groupe comme outil. Je fais également de l'improvisation en classe où j'incarne différents personnages selon les thématiques, et j'adapte les défis pédagogiques à chacun. Je demande aussi aux personnes

---

<sup>1</sup> Le document complet est une transcription fidèle, nettoyée et structurée de l'entrevue. Chaque réponse a été reformulée pour en améliorer la lisibilité, sans en altérer le fond. Les hésitations et répétitions ont été retirées, les phrases ont été clarifiées et structurées dans un style fluide.

étudiantes de tenir un cahier où elles consignent leurs apprentissages, leurs interventions et leurs analyses. Ce cahier sert de fil rouge pour développer leur réflexivité. Enfin, tout en conservant la confidentialité, je partage parfois des expériences réelles de ma propre pratique, que mes étudiants doivent analyser et critiquer.

**Stéphane Grenier** : Merci! On va maintenant entrer dans le cœur du sujet. Quels sont, selon vous, les éléments clés de l'enseignement de l'évaluation du fonctionnement social, en formation initiale et en formation continue?

**Maria Di Martino** : En formation continue, l'un des éléments fondamentaux est de ramener l'ÉFS à ce qu'elle est vraiment : une activité clinique de compréhension. Évaluer, c'est avant tout comprendre. Parce que souvent, quand on parle de l'ÉFS, les TS vont tout de suite penser au rapport, tout de suite penser à la dimension cléricale de la chose alors que l'évaluation, c'est un processus réflexif, pas seulement un rapport. Je répète souvent aux participants : le mot-clé, c'est « comprendre » avant d'agir. Comprendre la personne, sa situation, mais aussi les dimensions structurelles, sociales et économiques qui influencent son fonctionnement social. C'est comprendre également la capacité des personnes à répondre ou non à leurs besoins et à assumer leurs rôles sociaux selon leurs compétences, mais surtout en fonction des possibilités et obstacles de l'environnement.

Un autre aspect central en formation continue consiste à s'éloigner d'une logique strictement centrée sur le diagnostic, la pathologie, les symptômes ou encore les traits de personnalité. On cherche plutôt à comprendre l'histoire sociale des personnes, leurs conditions de vie, leurs contextes qui impactent leur fonctionnement social. Pourquoi? Parce qu'on veut se recentrer sur les leviers d'intervention sociale, comme la défense de droits et les déterminants sociaux, alors que la culture de nos établissements préconise souvent l'approche médicale.

14

Un troisième élément sur lequel on met énormément d'importance en formation continue, c'est de tisser le lien de confiance et de collaboration avec les personnes. Je dis souvent en formation : si on n'a pas de lien, il n'y a rien, il n'y a rien qui se passe, il n'y a rien qui bouge, il n'y a rien qui change. Cela implique un rapport dialogique : l'usager est l'expert de sa vie, et nous sommes là pour l'accompagner.

Un quatrième élément sur lequel j'insiste en formation continue est qu'il faut bien expliquer notre mandat. Le travail social n'est pas compris par tout le monde de la même façon. Aussi, les gens ne comprennent pas toujours ce que fait un travailleur social. Il est essentiel de clarifier notre rôle, nos services, nos limites – et d'obtenir le consentement éclairé. Le consentement, c'est le fondement de la relation de confiance.

**Maxime Blanchette** : Je suis très en phase avec ce que Maria vient de dire. En revanche, en formation initiale, les enjeux sont un peu différents, car on part souvent de la base. Les étudiants n'ont pas encore d'expérience professionnelle. Je dois donc les préparer à devenir des professionnels, mais aussi à réussir leur stage et à développer les compétences nécessaires. Les éléments clés que je cible sont : les savoirs théoriques (travail social, mais aussi sociologie, santé publique, etc.), les savoir-faire, les savoir-être, la réflexivité professionnelle et la capacité d'analyse. Je leur montre qu'une bonne évaluation ne se limite pas à décrire la situation, mais exige de comprendre les causes, les enjeux sous-jacents ainsi que de les mettre en lien avec des apprentissages plus théoriques.

**Stéphane Grenier** : Merci beaucoup. J'ai une autre question pour vous : quelles différences principales observez-vous entre la formation initiale et la formation continue?

**Maria Di Martino** : En formation continue, on est souvent dans le raffinement des compétences. Les gens ont déjà des savoirs, et on les aide à les peaufiner, à mieux les articuler, à les actualiser selon leur milieu et leur clientèle. On part de leur pratique, de leur expérience.

**Maxime Blanchette** : En formation initiale, il faut souvent aider les étudiants à faire les liens entre les cours. Ils ont vu de la politique sociale, de la sociologie, de la santé mentale... mais ils ne font pas toujours spontanément le lien entre ces savoirs et la pratique clinique afin d'intégrer le tout dans l'ÉFS.

Aussi, comme l'expliquait Maria, il faut montrer comment analyser, aller chercher la cause du problème ou de la situation. Enfin, les T.S., contrairement aux personnes étudiantes, ont une identité professionnelle plus ou moins consolidée. Quand je travaille avec les personnes étudiantes, on est en train de développer cette identité professionnelle. On développe c'est quoi être un travailleur social dans la vie.

**Stéphane Grenier** : Quels sont les besoins spécifiques d'apprentissage ou les difficultés que vous observez chez vos étudiants ou participantes?

**Maria Di Martino** : Les besoins des personnes participantes sont souvent de tenter d'arrimer les attentes de l'établissement, donc leur milieu de travail, à la pratique. Je vois souvent une pression liée à la performance et à la reddition de comptes et de rendement. Les travailleurs et travailleuses sociales veulent des outils pour gagner du temps, rédiger plus efficacement, tout en respectant leurs obligations professionnelles. Ils et elles consacrent beaucoup de temps à l'aspect clérical de leur travail. Je pense que cette dimension-là les stresse beaucoup. Mais il ne faut pas oublier que les travailleurs et travailleuses sociales adorent l'aspect clinique, les échanges avec le client, être synchronisés avec le client, être présents.

15

Un deuxième besoin que j'observe est le désir de renouer avec leur identité professionnelle et de se sentir plus confiants et solides. En ce sens, ils ont un besoin profond de redonner du sens à leur travail. La formation continue leur permet souvent de réaffirmer ce qu'ils apportent de spécifique par rapport à d'autres professions.

Je remarque aussi des enjeux rencontrés par les T.S. Le premier est d'apprendre à réfléchir avant d'agir. La culture actuelle pousse à réagir rapidement, à résoudre des problèmes au plus vite. Mais cette logique peut nuire à la qualité de l'intervention, au lien de confiance, et même à la reconnaissance des compétences des usagers. Lorsqu'on ne fait que réagir, on apporte des solutions toutes faites aux clients. Aussi, c'est comme si on disait à cette personne qu'elle n'est pas capable, qu'elle n'a pas les compétences, qu'elle n'est pas assez bonne pour apporter des changements significatifs à son fonctionnement social.

Une deuxième difficulté que je vois en formation continue, c'est que le processus d'ÉFS ou même le rapport sont beaucoup centrés sur la personne et pas assez sur le contexte, pas assez sur les conditions sociales et les conditions de vie, ou même l'histoire sociale, pour chercher à comprendre pourquoi nos clients fonctionnent ou se comportent comme ils le font.

**Maxime Blanchette** : De mon côté, en formation initiale, chaque personne étudiante apprend différemment, pense différemment et a un bagage différent. Ici, je crois qu'une des clés est de prendre le temps avec chaque personne étudiante puisque sa réflexion sera influencée par son parcours, son bagage de vie et professionnel. Dans mes cours, j'encourage les personnes étudiantes à verbaliser leurs raisonnements / leurs liens logiques pour être en mesure d'identifier ce qui manque en matière de savoir, de compétences, d'habiletés. De cette manière, je suis à même de

partir de leur compréhension. Ceci permet de montrer qu'elles ont déjà plusieurs savoirs et que souvent ce sont des détails qui manquent pour être capables de pousser plus loin la réflexion.

Je travaille aussi la « traduction » : comment passer de la théorie à la pratique. Dans mon cours, je fais exprès de leur demander sans cesse : en pratique, tu fais quoi avec cette théorie-là? Par exemple, quand on parle de déterminants sociaux de la santé, on en fait quoi dans la pratique? Je les aide à développer cet automatisme-là, c'est-à-dire à faire de la traduction de connaissances vers la pratique.

Un autre besoin est d'amener les personnes étudiantes à s'interroger, à chercher à comprendre ce que l'individu vit et à ne pas passer directement aux solutions, mais aussi à se demander : « Qu'est-ce qui me manque comme connaissance pour comprendre, est-ce que je les ai toutes? ». Quand on est capable d'identifier les connaissances dont on a besoin, on approfondit notre analyse et l'ÉFS. Bref, ce que j'enseigne est qu'il est important de se poser des questions, puis d'aller chercher des outils supplémentaires pour être capable d'approfondir ses propres analyses.

Enfin, je travaille à développer leur identité professionnelle. Ils ne sont pas encore travailleurs sociaux, donc je leur montre ce que cela implique : une posture, une vision, une éthique. Je leur apprend également à naviguer dans les zones de tension entre les demandes institutionnelles et leurs obligations déontologiques, mais aussi comment parler « plusieurs langues professionnelles » dans les équipes multidisciplinaires. Il faut être capable de parler en tant que travailleur social ou travailleuse sociale, mais il faut être aussi capable de parler au médecin, à l'infirmière, au sexologue. Bref, il faut être capable d'adapter notre langage professionnel à l'interlocuteur.

Pour terminer, j'essaie de retransmettre cette passion-là pour le travail social. C'est quoi le travail social, sur une base quotidienne et dans la pratique. De montrer le fait que, dans la profession, on a un cœur grand, nous sommes très humains, empathiques et nous voulons aider les autres, ce qui peut aussi nous rendre plus vulnérables. Comment, comme TS, sommes-nous capables aussi de prendre soin de nous tout en incarnant ces valeurs humaines?

**Stéphane Grenier** : Comment intégrez-vous les dimensions sociales de l'évaluation du fonctionnement social dans un contexte qui pousse à l'individualisation?

**Maria Di Martino** : En formation continue, on part souvent des situations concrètes vécues par les participants. On travaille à identifier les conditions sociales et structurelles qui influencent les situations, à comprendre l'arrière-plan social. On veut s'intéresser à ce qui « est EN cause », plutôt qu'à LA cause. Et on fait la même chose avec les participants eux-mêmes, en examinant comment leur propre contexte professionnel influence leur manière de fonctionner.

**Maxime Blanchette** : Chez moi, ce n'est pas ce que les étudiants intègrent en premier. Ils sont souvent influencés par une vision individualisante inspirée d'autres disciplines. Mais je les fais pratiquer, pratiquer, pratiquer. Et à force de répétition, ça devient un peu plus automatique.

Aussi, quand on voit en cours la partie descriptive de l'évaluation du fonctionnement social, je leur dis que la section « environnement » dans l'évaluation a sa raison d'être. On doit comprendre l'environnement social des personnes, leurs relations, leurs soutiens, leurs obstacles. C'est la base même de notre profession. C'est de comprendre ça et comment cela se conjugue avec les caractéristiques individuelles. Si on ne réussit pas à comprendre ces interactions, on ne peut pas émettre une opinion professionnelle.

**Stéphane Grenier** : Nous arrivons donc à la fin de notre entrevue. Y a-t-il des aspects que nous aurions oubliés ou d'autres questions qu'il vous semblerait essentiel de partager avec les lecteurs et lectrices de la revue *Intervention*?

**Maxime Blanchette** : Ce que je tiens à dire pour finir, c'est qu'il faut vraiment rester dans la co-construction puis ne pas se dire qu'on sait tout, qu'il y a juste une façon de faire. J'encouragerais les personnes étudiantes à être capables de s'interroger par rapport à leurs pratiques pour être capables d'aller chercher les outils nécessaires et aussi se développer professionnellement.

**Maria Di Martino** : Oui, face au sentiment d'impuissance que les apprenants peuvent éprouver devant des situations complexes que vivent leurs clients, je les encourage à « focaliser » sur l'alliance collaborative qu'ils ont développée avec eux et à demeurer présents. C'est ce lien de confiance qui suscitera l'espoir et permettra éventuellement de surmonter les impasses.